

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



De l'écriture comme « expérience extrême »

François Dumont, *Usages de la parole. Le discours des poètes québécois sur la fonction de la poésie (1945-1970)*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, collection « Vie des lettres québécoises », 1993, 248 p.

Réjean Robidoux, *Connaissance de Nelligan*, Montréal, Fides, 1992, 186 p.

Carol J. Harvey, *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy*, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 1993, 274 p.

Michel Gaulin

Numéro 71, automne 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38333ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (1993). Compte rendu de [De l'écriture comme « expérience extrême » / François Dumont, *Usages de la parole. Le discours des poètes québécois sur la fonction de la poésie (1945-1970)*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, collection « Vie des lettres québécoises », 1993, 248 p. / Réjean Robidoux, *Connaissance de Nelligan*, Montréal, Fides, 1992, 186 p. / Carol J. Harvey, *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy*, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 1993, 274 p.] *Lettres québécoises*, (71), 53-54.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for Érudit, featuring the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

vingt-cinq ans, dans un «engagement passionné» et ce qui s'est voulu une «totale fidélité» (p. 10) à «l'aventure de vie» de Nelligan. Car la thèse de Robidoux a toujours été que Nelligan s'est consciemment voulu poète et qu'il a fait de ce désir l'enjeu de son destin, jusqu'à s'y perdre.

Robidoux a appliqué à l'œuvre de Nelligan une méthode à deux versants sur laquelle il s'explique dans un texte à caractère presque intime, «La création de Nelligan» (p. 95-101), qui a servi d'abord de postface aux *Poésies complètes*. Il s'agissait, dans un premier temps, de se pénétrer à fond de la dimension technique de l'œuvre, de façon à en arriver à la compréhension la plus exacte possible de ce que Nelligan avait accompli au plan du langage. L'on trouvera donc ici le témoignage incomparable d'une connaissance sûre et approfondie du texte nelliganien. L'autre versant de la méthode, davantage assimilé au domaine de l'affect, consistait à se livrer à «une lecture profondément subjective [qui] établit le texte comme acte d'écriture, avec toutes ses implications et ses conséquences». (p. 96) C'est cette «critique d'identification» (pour reprendre l'expression de Placide Gaboury à propos de la méthode critique de Louis Dantin et revendiquée par Robidoux lui-même — p. 100) qui donne des ailes à son livre et le distingue de nombres d'ouvrages universitaires platement et lourdement savants.

Robidoux a eu par ailleurs fort à faire, au cours des années, et surtout ces derniers temps, pour défendre son point de vue contre tous ceux, universitaires ou amateurs, qui ont tenté de minimiser ou de banaliser tant la portée de l'œuvre elle-même — *opus mirandum*, écrit Robidoux — que l'expérience existentielle qu'elle véhicule. C'est pourquoi son livre a aussi, notamment dans ses deux dernières parties, «Mythe et réalité» et «Nelligan et Dantin», une dimension polémique.

Il y avait bien eu, à la fin des années soixante, une différence d'opinion de bon aloi avec Georges-André Vachon, qui renvoyait dos à dos Crémazie et Nelligan comme «deux aînés tragiques» réduits au silence et à l'impuissance par le milieu ambiant. Si Robidoux reconnaissait le caractère plausible de pareil diagnostic dans le cas de Crémazie, explication qui repousserait ce dernier — avec Fréchette et tant d'autres — aux marges de l'histoire littéraire (p. 45), il persistait à croire que Nelligan est le premier chez nous à avoir fait «l'expérience spécifique de la littérature». (p. 46) Tout en reconnaissant le caractère «inchoatif et inachevé» de l'œuvre (p. 43), Robidoux n'en croit pas moins, avec Louis Dantin, qu'on est en présence ici d'une expérience essentielle de la poésie comme «expérience extrême». (p. 117)

Mais depuis le milieu des années quatre-vingt, environ, des ouvrages de diverses moutures, le fait principalement d'amateurs, ont révoqué en douce cette interprétation de l'œuvre et de la vie. Robidoux n'est pas tendre pour ces auteurs, qu'il s'agisse de Bernard Courteau et de son *Nelligan n'était pas fou !*, de Michel Tremblay et de son livret d'opéra, ou des auteurs du récent *Portrait déchiré de Nelligan* (l'Hexagone, 1992) dont la portée atteint jusque Dantin lui-même. Ici encore, on verra à l'œuvre l'esprit critique d'un universitaire chevronné qui n'est pas prêt à accepter d'emblée toutes les fantaisies, d'un chercheur qui sait lire avec rigueur, exactitude et, lançons le mot, une totale honnêteté un document d'archives (je pense à la pièce cruciale du 26 octobre 1926 dans le dossier de Nelligan à Saint-Jean-de-Dieu), d'un homme, enfin, qui sait appeler par son nom — celui de diffamation — l'idée d'«un Dantin éteignoir [...] occupé à charcuter puis à occulter et maquiller l'œuvre nelliganienne». (p. 169)

Robidoux, quant à lui, a inscrit résolument son parcours dans la

foulée et la tradition de Dantin, en qui il voit l'auteur d'un «sauvetage fondamental» (p. 180), sans lequel une œuvre de valeur exemplaire — mais trop tôt interrompue dans des conditions tragiques — aurait bien pu ne jamais voir le jour de la publication. Son livre, fidèle au souvenir et à l'œuvre tant de Dantin que de Nelligan — «associés dans une unité indémaillable» (p. 180) —, est l'un de ces livres qui nous font comprendre une fois de plus que la compréhension littéraire n'est pas le fait d'une génération spontanée ou d'inventions à l'avenant, mais bien plutôt le produit de longues et patientes veilles, l'effort d'une vie.

Le côté manitobain de Gabrielle Roy

Dans *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy*, Carol J. Harvey se penche sur les «procédés de la pensée et de la parole qui ont pu transformer le vécu en fiction» (p. 11) en tentant de cerner de plus près le développement et la signification du cycle d'œuvres dans lesquelles la romancière d'origine manitobaine a sans cesse «cré[é] et recré[é] son passé». (p. 251)

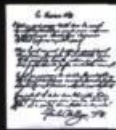
En examinant le développement du cycle, Carol J. Harvey décèle une sorte de discordance entre les œuvres du début et du milieu de la carrière et, d'autres fois, celles de la fin. Alors que les premières «baignent dans le bonheur» (p. 245), *Ces enfants de ma vie* semble fournir un contrepoint à l'idée de l'enfance heureuse en attirant l'attention sur la misère infantine — celle de tous les enfants —, tandis que l'autobiographie montrerait, comme le revers de la médaille, ce qu'a vraiment été l'enfance de la romancière elle-même, c'est-à-dire «une enfance placée sous le signe du malheur» (*ibid.*), personnel et familial tout autant que social si l'on se rappelle l'accent qui est mis dans ce livre sur l'infériorité du statut des Canadiens français dans une région du pays pourtant colonisée par les leurs.

Mais envisagée dans son ensemble et du point de vue, cette fois, de sa signification, l'entreprise à caractère autobiographique de Gabrielle Roy retrouverait son unité et prendrait figure de catharsis. Ainsi, en y accordant la vedette à sa mère comme elle l'a fait, la femme mûre aurait cherché à se dédouaner — bien des années plus tard — de l'abandon symbolique auquel elle avait dû se résoudre pour poursuivre sa carrière d'écrivain. Face à elle-même, elle aurait voulu «se défendre à ses propres yeux ou même se racheter». (p. 246) Carol J. Harvey en conclut que «grâce aux artifices du discours, l'écrivaine a laissé d'elle-même l'image qu'elle voulait». (p. 260)

Mais elle aurait voulu également, longtemps avant que le thème ne fût mis à la mode, se pencher sur la condition féminine. Carol J. Harvey consacre une importante partie de son étude à examiner tant la critique implicite du rôle traditionnel imparti à la femme dans la société d'avant-guerre, que les signes d'une écriture proprement féminine, la fragmentation des textes, par exemple, qui domine dans le cycle manitobain, ou encore «l'écriture circulaire qui brouille le temps, la texture qui résulte du tissage du moment figé et du fil du temps qui passe». (p. 173)

Ce livre qui fait, quoique de façon parfois un peu scolaire, la preuve d'une bonne connaissance des travaux antérieurs consacrés à l'œuvre de Gabrielle Roy et qui cherche de façon ici et là inégale, et dans une langue dont la qualité n'est pas toujours sûre, à apporter un point de vue neuf sur une œuvre pourtant déjà abondamment commentée, fournira néanmoins, par quelques-uns de ses aperçus, matière à réflexion à quiconque cherche à percer le secret de ce qui fait battre le cœur d'un écrivain.

Reçu de Robidoux



CONNAISSANCE
DE NELLIGAN

